



Fabula / Les Colloques
Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre

La colère saine d'Annie Ernaux

Ania Wroblewski



Pour citer cet article

Ania Wroblewski, « La colère saine d'Annie Ernaux », *Fabula / Les colloques*, « Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document6655.php>, article mis en ligne le 07 Mai 2020, consulté le 23 Avril 2025

La colère saine d'Annie Ernaux

Ania Wroblewski

Les réussites intellectuelles d'Annie Ernaux, sa présence régulière, sollicitée et médiatisée sur la scène internationale et le nombre important d'ouvrages collectifs, de colloques et de numéros de revues qui lui sont consacrés témoignent de la grande visibilité dont jouit aujourd'hui l'écrivaine. Or, comme nous le détaille Nathalie Heinich dans son ouvrage *De la visibilité : Excellence et singularité en régime médiatique* (2012), la visibilité est un capital – aussi bien social et symbolique qu'économique – « mesurable, accumulable, transmissible, rapportant des intérêts, convertible¹ », un capital qui se gagne et qui se perd au gré du temps, des modes et des événements de l'actualité. C'est aussi une valeur de reconnaissance qui prend de l'ampleur et qui se précise tout au long d'une carrière. Loin d'être stable, la visibilité d'un écrivain, et donc, dit Heinich, la place qu'il occupe dans les hiérarchies sociales², dépend de nombreux facteurs, car, capricieuse et pointilleuse, la machine publicitaire peut transformer en un clin d'œil la surabondance en manque, la pénurie en richesse.

Comme en témoignent les études récentes sur la présence médiatique des écrivains contemporains³, il n'est pas anodin de nous intéresser à la spécificité des discours tenus par les écrivains dans l'arène publique aussi bien qu'à ceux qui s'élaborent à leur sujet dans les quotidiens, à la radio, sur les blogs, à la télé. Il est, au contraire, indispensable de le faire. Disposer d'une visibilité accrue, cela veut aussi dire profiter de la liberté de création et d'expression accordée aux artistes d'une certaine renommée, une liberté qui s'exprime par la possibilité de participer à la vie culturelle de diverses manières. Comme tout privilège, cette position exceptionnelle engage une énorme responsabilité. Il est tout à fait concevable qu'un écrivain investisse mal sa visibilité (pour reprendre le langage des affaires utilisé par Heinich) – en signant un texte incohérent, par exemple, ou en laissant échapper des commentaires irréfléchis lors d'un entretien. Non seulement la visibilité peut-elle

¹ Nathalie Heinich, *De la visibilité*, Paris, Gallimard, 2012, p. 51.

² *Ibid.*

³ Voir, entre autres, Jérôme Meizoz, *Postures littéraires, Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007 et *La Fabrique des singularités*, Genève, Slatkine, 2011 ; Marie-Laure Rossi, *Écrire en régime médiatique. Marguerite Duras et Annie Ernaux. Actrices et spectatrices de la communication de masse*, Paris, L'Harmattan, 2015. On songe aussi au dossier « Le littéraire en régime journalistique » de la revue *CONTEXTES*, dirigé par Paul Aron et Vanessa Gemis en 2012 et au colloque « Écrivains, personnages, profils : l'éditorialisation de l'auteur », organisé par Marcello Vitali-Rosati, Bertrand Gervais, Servanne Monjour et Jean-François Thériault à l'Université du Québec à Montréal en 2016.

alors vite prendre des nuances négatives – car les idées, les façons de se comporter et les prises de position ne sont pas toutes admissibles ou valorisées – mais elle peut se muer, parfois sans avertissement, en notoriété. En tant que spécialistes de la littérature, nous ne pouvons pas faire abstraction du lien fondamental qui existe entre la parole publique, exprimée à chaud par un écrivain dans des forums médiatiques variés, et celle, mûrie et avisée, que l'on retrouve dans son corpus consacré et que nous sommes habitués et habilités à analyser.

Chercher à comprendre la manière dont s'exprime un écrivain en dehors du cadre du texte littéraire, saisir sa façon de lire les signes de la vie, de déchiffrer l'actualité et de réagir à elle, c'est étudier comment il manie le capital de visibilité dont il dispose, c'est cibler où et à quelles fins il met au service ce capital-là. Plus que tout autre chose, c'est, comme le dirait Marielle Macé, identifier son « style », un style qui dépasse l'œuvre de l'écrivain tout en le nourrissant, en lui servant de base. Dans les premières pages de son ouvrage *Styles. Critiques de nos formes de vie* (2016), Marielle Macé fait un saut à la fois lexical et philosophique pour décrire l'entrelacement de chaque projet intellectuel avec ce qu'elle nomme la « stylistique de l'existence » :

[U]ne vie est [...] inséparable de ses formes, de ses modalités, de ses régimes, de ses gestes, de ses façons, de ses allures... qui sont déjà des *idées*. [...] [P]our un regard éthique, tout être est manière d'être. Et [...] le monde, tel que nous le partageons et lui donnons sens, ne se découpe pas seulement en individus, en classes ou en groupes, mais aussi en « styles », qui sont autant de phrasés du vivre⁴.

Un peu plus loin, Marielle Macé établit un parallèle entre l'engagement que prend une personne donnée – qu'il soit politique, littéraire, éthique ou autre – et la manière d'être au monde que cette personne formule, en précisant qu'« une forme de vie ne s'éprouve que sous l'espèce de l'engagement, là où toute existence, personnelle ou collective, risque son idée – non pas l'idée que l'on a d'elle, mais l'idée qu'elle est⁵ ». Pour Marielle Macé, les choix de forme, de langue et de style qu'effectue un écrivain sont indissociables des gestes qu'il pose et des jugements qu'il édicte, le travail d'écriture, de lecture⁶, de réflexion, et celui de la vie se confondant inéluctablement.

Dans la réception des œuvres d'Annie Ernaux, on signale la facilité avec laquelle l'écrivaine réussit à saisir les grandes lignes de l'histoire grâce à sa plume limpide, mais on étudie moins sa façon d'être dans le monde, qui, par moments, se révèle plus réactive et moins mesurée que celle qui se reflète dans ses ouvrages. Les moments d'excès linguistique, de feu rhétorique et d'imprévu stylistique qui sont

⁴ Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016, p. 11.

⁵ *Ibid.*, p. 12.

⁶ Sur la lecture, voir l'ouvrage de Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.

présents dans les textes en dehors du corpus reconnu d'Annie Ernaux méritent une étude soignée car ces marques de contingence sont souvent nées de la colère de l'écrivaine. Le présent article partira du constat de Marielle Macé – à savoir que « chaque style d'être [...] fait sens par la valeur générale de forme qu'il institue et risque dans le réel⁷ » – pour chercher la spécificité de la présence médiatique d'Annie Ernaux. En décrivant les nuances linguistiques du régime *public*, et, donc, performatif, vivant, presque immédiat, du discours qu'Ernaux exploite depuis les débuts de sa carrière, je décèlerai les traits caractéristiques de sa façon d'être écrivaine et, simultanément, je ciblerai ceux qui font la puissance et la beauté de son style littéraire.

Portrait de l'écrivaine contemporaine : engagement et savoir-faire médiatique

En plus des émissions radiophoniques auxquelles Annie Ernaux a participé, en plus de ses passages à la télé (notamment, sur les plateaux d'*Apostrophes* et de *Bouillon de la culture*), en plus des nombreux événements publics organisés en son honneur, en plus du documentaire *Les Mots comme des pierres. Annie Ernaux, écrivain* (2014) réalisé par Michelle Porte sur sa vie et son œuvre, et en plus, encore, de ses entretiens consacrés, soit *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet* (2003) et *Le Vrai Lieu. Entretiens avec Michelle Porte* (2014), il existe une variété de documents qui témoignent de la posture extra-textuelle et publique qu'Ernaux a esquissée au fil des années.

Sans aucun doute, les documents les mieux connus et le plus souvent cités par la critique universitaire sont les entretiens avec Ernaux publiés dans les ouvrages scientifiques et les revues savantes aussi bien que les courts textes signés par Ernaux dans les mêmes publications. Empreints de gravité et diffusés dans un cercle restreint, ces écrits, dont le registre est nettement érudit, se caractérisent par leur visée métatextuelle. Dans cette catégorie se rangent, entre beaucoup d'autres, le très court essai « Raison d'écrire⁸ », dans lequel Ernaux réfléchit sur l'influence qu'a eue la pensée de Pierre Bourdieu sur son cheminement intellectuel, le bref texte autoréflexif « Écrivaine devant ses critiques⁹ » et l'article-manifeste sur Paul

⁷ Marielle Macé, *Styles. Critiques de nos formes de vie*, op. cit., p. 58.

⁸ D'abord publié dans l'ouvrage de Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin, *Le Symbolique et le social : la réception de Pierre Bourdieu*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, 2005, p. 343-348 et ensuite repris dans le numéro « Annie Ernaux: Socio-Ethnographer of Contemporary France » de la revue *Nottingham French Studies*, 48.2 (été 2009), p. 10-14, dirigé par Allison S. Fell et Edward Welch.

⁹ Annie Ernaux, « Écrivaine devant ses critiques », in Sergio Villani (éd.), *Annie Ernaux : perspectives critiques*, Ottawa, Legas, 2009, p. 9-10.

Nizan « Tout livre est un acte¹⁰ ». Au même titre, il convient de noter les articles repris en 2011 dans le Quarto *Écrire la vie* – entre autres, « Littérature et politique » et « Le chagrin » – dont la redécouverte nous a permis d'élucider comment Ernaux conçoit la notion d'engagement. Qui plus est, la plupart des livres sur Ernaux, qu'il s'agisse de monographies ou de collectifs, comptent un entretien inédit avec l'écrivaine : elle se prête régulièrement et très aimablement à cet exercice, ce qui augmente – c'est incontestable – l'intérêt de l'ouvrage en question¹¹.

Il existe, bien sûr, aussi, de nombreux entretiens avec Ernaux publiés dans les grands quotidiens internationaux et dans les revues de vulgarisation littéraire à l'occasion de la parution de ses œuvres. Étant donné qu'ils permettent au public, avisé mais pas forcément lecteur d'ouvrages savants, de constater une évolution dans la vie et dans les idées de l'écrivaine, ces textes ont une double fonction – d'abord, promotionnelle et ensuite, informative – qui s'éloigne légèrement de l'objectif affiché des publications scientifiques. Les journalistes littéraires et parfois les universitaires choisis interrogent Ernaux sur ses œuvres, et, comme il est d'usage, elle répond en apportant des informations supplémentaires sur leur genèse et sur les échos qu'ils ont pu susciter dans sa vie et dans celle de ses proches, sans pour autant entrer dans les débats pointus qui se jouent à leur sujet entre les spécialistes (sauf, pour clarifier, une fois pour toutes, qu'elle ne fait pas de l'autofiction¹²). De toute évidence, la parole d'Ernaux, rendue conforme aux normes de l'institution littéraire, sert d'inspiration, de guide et de garantie à ses lecteurs-critiques.

Quand on se penche sur les papiers signés par Annie Ernaux dans la presse, on découvre une variété de textes aux buts multiples qui sont tout aussi intéressants pour les fins de la recherche que les articles qui se veulent savants. On trouve des comptes rendus critiques publiés dans les quotidiens français grâce auxquels Ernaux fait ostensiblement monter la cote de ses collègues moins connus – tels qu'Anne Tristan et Didier Eribon¹³ – et apporte, par sa propre visibilité, une plus-value à leurs ouvrages. Elle répond, de temps à autre et en toute bonne volonté, à des sondages ciblés, du genre « Pensez-vous que le surréalisme a eu une influence

¹⁰ Annie Ernaux, « Tout livre est un acte », *Europe*, n° 784-5, août-septembre 1994, p. 18-24.

¹¹ En tant que chercheurs, nous nous servons sans hésiter de ces documents pour encadrer nos analyses car ils nous fournissent les lignes directrices de la pensée d'Ernaux – et ce, d'une façon fiable et bien mise en forme. On ne peut laisser s'échapper aucune précision utile, on ne peut gaspiller aucun détail éclairant. D'ailleurs, c'est sûrement pour cette raison que Francine Best, Bruno Blanckeman et Francine Dugast-Porte, organisateurs du Colloque de Cerisy consacré à Anne Ernaux en 2012 et éditeurs d'*Annie Ernaux : le Temps et la Mémoire* (Paris, Stock, 2014), actes du même colloque, ont fait le choix de publier une transcription de la discussion qui a suivi chaque intervention à Cerisy, discussion à laquelle l'écrivaine elle-même a participé.

¹² Annie Ernaux, Christine Ferniot et Philippe Delaroche, « Annie Ernaux : "Je n'ai rien à voir avec l'autofiction" », *Lire*, vendredi 1er février 2008, p. 84-89.

¹³ Voir « Celle qui n'existait pas », *Le Monde*, vendredi 3 décembre 1993, p. 16 et « Fils de la honte. Le coming-out social de Didier Eribon », *Le Nouvel Observateur*, jeudi 22 octobre 2009, p. 118.

majeure sur le XX^e siècle¹⁴ ? ». Il arrive aussi qu'Ernaux accorde une très belle faveur au journal de son choix en faisant paraître, dans ses pages, un texte inédit. Songeons, entre autres, au texte « Le jeune homme de Venise¹⁵ » paru dans le journal québécois *Le Devoir* en 2011. Le fait que ces contributions au discours populaire existent n'est pas du tout exceptionnel. Elles témoignent, tout simplement, du savoir-faire de l'écrivaine : afin d'être reconnue comme un membre important et intéressant de l'élite littéraire, Ernaux doit se montrer généreuse envers les médias et envers ses lecteurs. Elle doit se prêter au jeu et aux convenances.

La valeur scientifique de ces documents parfois assez légers n'est pas, non plus, à méconnaître. Par exemple, on discerne le projet intellectuel d'Ernaux dans sa description de *Retour à Reims* de Didier Eribon: d'après elle, il s'agit d'une « démarche [d'écriture] qui lie étroitement l'intime, le social et le politique, [et qui] unit le corps usé d'une mère à la division injuste d'une société à changer¹⁶ ». S'esquisse ainsi le réseau intellectuel et la filiation littéraire dans lesquels Ernaux tient à s'inscrire. « Moi aussi, j'ai puisé dans le surréalisme une force de rébellion¹⁷ », déclare Ernaux dans *Le Figaro* en 2002. Ses lecteurs avertis, notamment de *L'Événement* publié deux ans plus tôt, saisissent la résonance profonde et personnelle de cette remarque et y reconnaissent, en creux, la jeune étudiante de Rouen. Quant à la parcelle autobiographique qu'Ernaux a livrée au *Devoir*, elle fournit un contrepoint poétique à l'une des entrées du *Journal du dehors*, soit celle où la narratrice découvre qu'un jeune pickpocket s'est intéressé à son sac plutôt qu'à son corps. L'italien du « Jeune homme de Venise » saisit spontanément la main d'Ernaux et ils vivent ensemble une nuit d'amour. « C'était il y a vingt ans¹⁸ », précise l'écrivaine : l'humiliation, donc, à Paris en 1991 ; le bouleversement, la jouissance et l'émerveillement à Venise, la même année.

Ce n'est pas tout : Ernaux fait paraître, ponctuellement, des tribunes aux revendications politiques évidentes qui dépassent les préoccupations traditionnelles de la littérature. En fait, le billet anti-Sarkozy intitulé « Le Président ou le présent à perpétuité » qu'elle a publié dans *Libération* en 2008 (l'année de la parution des *Années*) marque, en quelque sorte, un tournant dans sa posture

¹⁴ Voir, entre autres, « Pensez-vous que le surréalisme a eu une influence majeure sur le XXe siècle », *Le Figaro*, jeudi 7 mars 2002, p. 3, p. 8 ; « Quel livre a changé votre vie ? », *L'Express Styles*, mercredi 10 décembre 2014, p. STY-70 et « Qu'est-ce que la gauche ? Les réponses d'Annie Ernaux, Winock et Foessel », *L'Obs*, vendredi 20 janvier 2017, <https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20170120.OBS4109/qu-est-ce-que-la-gauche-les-reponses-d-annie-ernaux-winock-et-foessel.html>.

¹⁵ Voir, entre autres, « Le jeune homme de Venise », *Le Devoir*, mercredi 16 novembre 2011, p. A11 ; « Journal de bord 1997-1998 (extraits) », *Le Monde*, samedi 28 mars 1998, p. 19 ; « Mon journal de la semaine. Passage à l'heure d'été », *Libération*, samedi 1er avril 2000, p. 5 et « L'occupation », *Le Monde*, samedi 4 août 2001, p. 3.

¹⁶ « Fils de la honte. Le *coming-out* social de Didier Eribon », art. cit., p. 118.

¹⁷ « Pensez-vous que le surréalisme a eu une influence majeure sur le XXe siècle », art. cit., p. 3, p. 8.

¹⁸ « Le jeune homme de Venise », art. cit., p. A11.

médiatique. Depuis, il semble que les journalistes l'interrogent autant sur ses idées politiques que sur ses ouvrages. Par exemple, dans l'article « Annie Ernaux : “Les classes sociales n’ont jamais disparu” », Raphaëlle Rérolle l'interroge sur les émeutes de Tottenham à Londres et lui demande si elle attend une révolution, à quoi elle répond que « l'ordre actuel est foncièrement injuste¹⁹ ». L'écrivaine se trouve portée, de plus en plus souvent, à rédiger des tribunes enflammées en réaction à des situations qui la touchent particulièrement, que ce soit la parution d'un ouvrage problématique par un confrère de sa maison d'édition (« Le pamphlet de Richard Millet déshonore la littérature ») ou l'appropriation de la Fête du Travail par un président de droite (« 1^{er} mai, alerte à l'imposture ! »). On la sollicite aussi pour donner son avis sur les événements du jour, phénomène rare, surtout pour les femmes écrivains. Par exemple, à la demande du *Point*, Ernaux s'est exprimée en 2016 sur les remarques de François Fillon au sujet de l'interruption volontaire de grossesse²⁰. Plus que jamais, l'opinion d'Annie Ernaux semble faire autorité. Plus que jamais, Annie Ernaux joue le rôle de penseur, de commentateur respecté.

Enfin, Ernaux signe régulièrement des manifestes, cédant ainsi son rôle d'écrivaine pour devenir d'abord et avant tout citoyenne, une citoyenne qui réclame la justice pour tous. Depuis les années 1990, elle a, entre autres, soutenu les femmes victimes de viols dans l'ex-Yougoslavie, demandé la création de l'Association indépendante des écrivains en Iran, affiché sa solidarité avec Ahmed Meguini, souligné l'importance de fournir de bons manuels scolaires aux écoliers français et mis en cause l'Europe libérale. Même si les manifestes nous révèlent peu sur le style d'Ernaux aux sens littéraire et linguistique du terme, ils sont parlants du regard qu'elle porte sur le monde. Ce sont les traces concrètes de ses engagements et de ses revendications.

Tracer le style d'Ernaux : l'expression d'une colère saine

Face aux discours publics, la question méthodologique suivante pourrait se poser : comment faire le tri entre les divers documents qui engagent des postures différentes et dont les destinataires ne sont pas forcément les mêmes ? Tout autant, on pourrait débattre de la pertinence d'une étude qui s'éloigne autant du corpus

¹⁹ Annie Ernaux et Raphaëlle Rérolle, « Annie Ernaux : “Les classes sociales n’ont jamais disparu” », *Le Monde*, samedi 24 septembre 2011, p. ARH6.

²⁰ Annie Ernaux et Julie Malaure, « IVG : “à titre personnel”, Annie Ernaux répond à François Fillon », *Le Point.fr*, jeudi 24 novembre 2016, https://www.lepoint.fr/societe/ivg-a-titre-personnel-annie-ernaux-repond-a-francois-fillon-24-11-2016-2085577_23.php.

ernausien même. Ce serait rester trop fidèle aux processus de légitimation de l'institution littéraire, trop fidèles à ses hiérarchies de valeur. Ce serait aller, en quelque sorte, *contre* le projet intellectuel d'Annie Ernaux, soit celui de l'écriture qui engage ou de l'écriture impliquée (pour reprendre la formulation de Bruno Blanckeman²¹), de l'écriture comme un acte.

Tous les écrits et toutes les paroles d'Ernaux relèvent de son style, c'est-à-dire qu'ils sont nés de sa façon de voir et d'évaluer le monde. Ce sont les traces – empreintes d'oralité ou mises en forme avec rigueur – de ce qui, d'après elle, mérite d'être noté, analysé, critiqué, repris, reformulé, savouré, nuancé. Grâce à sa curiosité et à son désir de trouver « [une] forme susceptible de contenir sa vie²² » (ou même « la vie » plus généralement), il y a une cohérence puissante dans les entretiens, les manifestes, les comptes rendus critiques, les tribunes d'Ernaux : ces documents sont des expressions, des formulations de l'attitude d'esprit de l'écrivaine, chacun adapté et infléchi expertement, avec plus ou moins de retenue, plus ou moins de délicatesse, plus ou moins de vigueur, selon le cas, pour donner une forme populaire et bien diffusée à sa pensée. Depuis le début de sa carrière, Ernaux se confronte aux enjeux éthiques, civiques, esthétiques et personnels de l'écriture, mais la poursuite de cette entreprise exaltante s'étend en dehors des textes publiés par les maisons d'édition parisiennes. Certes, Ernaux présente des situations aux enjeux éthiques et sociaux dans ses œuvres littéraires mais elle le fait sur le mode du constat, sans concrètement exprimer les opinions et les prises de position qui les sous-tiennent. Dans la presse, elle est transparente et déclarative.

À chaque fois qu'Ernaux constate une grave infraction non pas à un règlement ni à une loi mais à une *valeur* qu'elle considère comme essentielle, elle tâche d'analyser les structures sociales qui y ont donné lieu : ce procédé, qu'elle met à l'essai dans toutes les œuvres de son corpus, est au cœur même de ses discours publics. Ernaux fait tout pour éviter les pièges du misérabilisme, mais ceci ne l'empêche pas de donner libre cours à sa fureur à l'aide d'une langue précise et enflammée quand elle écrit pour les journaux. Impossible de ne pas noter sa « colère », son « dégoût » et son « effroi » face au pamphlet de Richard Millet²³. C'est « l'ahurissement²⁴ » qui la porte à signer son premier billet contre Nicolas Sarkozy, la « stupeur » et la « blessure » qui inspirent le second²⁵. Marie-Laure Rossi signale le fait que les vives

²¹ Voir le texte « L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité » de Bruno Blanckeman, in Bruno Blanckeman & Barbara Havercroft (éds), *Narrations d'un nouveau siècle. Romans et récits français (2001-2010)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2013, p. 71-81 aussi bien que son texte « Annie Ernaux : une écriture impliquée » dans *Annie Ernaux, un engagement d'écriture*, Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Merot(éds), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015, p. 125-131.

²² *LA*, p. 1081.

²³ « Le pamphlet de Richard Millet déshonore la littérature », *Le Monde*, mardi 11 septembre 2012, p. 20.

²⁴ « Le Président ou le présent à perpétuité », *Libération*, jeudi 13 mars 2008, p. QUO33.

²⁵ « 1er Mai, alerte à l'imposture ! », *Le Monde*, lundi 30 avril 2012, p. 17.

émotions qui poussent Ernaux à s'exprimer dans la presse sont les mêmes qui alimentent son élan créateur : « L'argumentation d'Annie Ernaux [...] s'énonce à partir de l'idée que tout choix esthétique est un choix politique, qui est au fondement de ses propres choix d'écrivain²⁶. » Dans l'entretien mené par Pierre-Louis Fort en 2014 et publié dans l'ouvrage collectif *Annie Ernaux, un engagement d'écriture* (2015), Ernaux ne dément pas :

Je ne peux pas faire une tribune sans colère. Je ne suis pas du genre tiède. Cette colère n'est pas une pulsion aveugle, c'est le moteur qui me permet de voir. Je pars d'un sentiment que j'ai besoin d'éclaircir : pourquoi cette colère ? qu'est-ce qu'il y a dans ce que je vois, ce que j'entends, qui fait que je pense « ce n'est pas juste, ce n'est pas bien », et qui ferait que je serais prête à aller dans la rue ? Mais plutôt que de sortir dans la rue (toute seule !), j'écris. Ce moteur de la colère a toujours joué un rôle de premier plan dans mon écriture²⁷.

Ernaux se sert des mots de l'urgence pour justifier ses interventions dans l'arène publique mais ses remarques élucident aussi plus globalement son projet créateur. Les marques de l'affect et les mots de jugement employés par Ernaux pour condamner les formes que Marielle Macé nommerait *inhabitables* et pour exprimer la conception démocratique et inclusive de la vie qui est la sienne, sont les pierres angulaires de sa manière d'être écrivain.

Comment cette colère s'exprime-t-elle ? Par des jugements. Par des exclamations. Par des règlements des comptes faits avec dérision. À l'aide de phrases déclaratives. À l'aide d'un ton accusateur. Par des appels à l'action. Dans la tribune « Le pamphlet de Richard Millet déshonore la littérature », par exemple, Ernaux est catégorique : « Jamais je n'accepterai qu'on lie mon travail d'écrivain à une identité raciale et nationale me définissant contre d'autres et je lutterai contre ceux qui voudraient imposer ce partage de l'humanité²⁸. » Elle choisit bien l'adjectif dont elle se sert pour condamner « la rhétorique perverse²⁹ » de Millet et elle cible ses confrères et ses consœurs directement pour les faire réagir : « La gravité [de la déclaration incroyable de Millet] devrait interpeller tous les écrivains³⁰ ». Elle s'efforce ainsi de faire sentir le poids de la responsabilité dont est chargé chaque écrivain. Pour Ernaux, le danger du texte de Richard Millet est précisément celui d'encourager une façon de penser qui assujettit au lieu de libérer. Pour contrer cet abus fondamental du privilège d'écrire, Ernaux mobilise les forces dont elle dispose, puise dans son réseau de connaissances et lance un appel, pressant, à la réaction collective.

²⁶ Marie-Laure Rossi, *op. cit.*, p. 279.

²⁷ Annie Ernaux, « Entretien avec Pierre-Louis Fort. Vendredi 5 décembre 2014 », in Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Merot(éds), *op. cit.*, p. 202.

²⁸ « Le pamphlet de Richard Millet déshonore la littérature », art. cit., p. 20.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

Les formulations directes, même didactiques, qui se trouvent dans le papier contre Millet, ne sont pas uniques. Elles se trouvent en forme atténuée dans les entretiens qu'Ernaux a réalisés au fil du temps et elles existent de façon implicite dans ses ouvrages, notamment, dans ceux le plus portés vers l'extérieur. Les traces de la sensibilité de l'écrivaine, blessée par l'indifférence et l'apparente impuissance de la littérature, affleurent partout, que ce soit dans *La Vie extérieure*, où Ernaux déplore le fait que la littérature est devenue un objet quelconque de la consommation³¹, ou dans *Regarde les lumières mon amour*, où Ernaux note la gêne qu'elle éprouve en déposant un livre sur le tapis de caisse. « Un sacrilège », dit-elle (*RLL*, p. 62). Ernaux souligne tout aussi sèchement l'indulgence exagérée des dialogues entre écrivains, cinéastes et artistes qui passent à la télé, rapporte avec une ironie prononcée les paroles d'un collègue, qui « de sa voix intellectuelle et péremptoire » lui conseille d'adopter un chat puisqu'« "il n'y pas d'écrivain sans chat" » (*JDD*, p. 519), et met en évidence la naïveté élitiste de ceux et de celles qui préfèrent la vie d'écrivain, « la liberté, le sentiment de faire partie d'une population à part, supérieure » (*VE*, p. 115), à l'entreprise intellectuelle, éthique et politique d'écrire³². C'est sans doute à ces mêmes écrivains qu'Ernaux destine en 2012 le billet contre Richard Millet.

Interrogée en 2016 par Nicolas Truong, journaliste au *Monde*, sur le prix Nobel de Bob Dylan, Ernaux se sert des guillemets pour tourner en dérision et dévaloriser la production culturelle qu'elle considère comme illégitime : « Le pire, ce sont tous ces "non-livres" qu'on présente comme des œuvres littéraires et qui ne vaudraient rien sans le passage de leurs auteurs dans les médias³³. » Cela fait écho à un passage du *Journal du dehors* dans lequel Ernaux refuse de désigner par le terme écrivaine une femme qui participe à un lancement littéraire dans une librairie près de Beaubourg. Elle met le mot sacré entre guillemets pour souligner la théâtralité comique et l'indulgence de celle qui proclame qu'« écrire c'est choisir de déchoir » (*JDD*, p. 540). Ernaux met en œuvre une stratégie semblable en 2011 dans l'entretien « Annie Ernaux : "Les classes sociales n'ont jamais disparu" », en traitant implicitement de lâches tous ceux qu'elle nomme « les intellectuels médiatiques », à savoir, les écrivains qui se prononcent sur l'actualité internationale et défendent Roman Polanski mais qui ne s'intéressent pas aux conflits sociaux en France. Elle émet un jugement succinct et tranchant en une seule phrase : « J'aurais pu trahir ma classe d'origine en écrivant des romans flottants en l'air³⁴. » Comme l'explique Nathalie

³¹ Par exemple, quand elle décrit le rapport à la lecture habituel tel qu'il s'exprime dans tout salon de coiffure comme suit : « Vous voulez un café ? propose la coiffeuse. Puis : Vous voulez de la lecture ? Pas un journal, un magazine, mais une activité dont l'objet est indifférent, n'importe quoi d'imprimé dans le porte-revues » (*VE*, p. 102).

³² Voir Ania Wroblewski, *La vie des autres. Sophie Calle et Annie Ernaux, artistes hors-la-loi*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 2016, p. 78-99.

³³ Annie Ernaux et Nicolas Truong, « Annie Ernaux : "La littérature se dissout" », *Le Monde*, lundi 17 octobre 2016, p. 26.

³⁴ Annie Ernaux et Raphaëlle Rérolle, « Annie Ernaux : "Les classes sociales n'ont jamais disparu" », art. cit., p. ARH6

Froloff, se cristallise ainsi l'enjeu central du projet créateur d'Ernaux : c'est « une trajectoire précise et cohérente, qui, par le détour de la sociologie, réintroduit dans la grande Histoire des vainqueurs celle des vaincus, des oubliés, ainsi que le présent comme révélateur de l'étude historique, ce qui témoigne d'une réflexion sur l'historiographie propre aux historiens mêmes³⁵ ». Le recours au régime public de l'écriture est indispensable à cette démarche.

Ce à quoi l'on tient

Marielle Macé décrit le lien qui existe entre la création et la colère comme suit : « Le désir de voir et de qualifier les formes du vivre va rarement sans colère ni déploration³⁶ ». N'est-ce pas, précisément, ce que sous-entend Annie Ernaux quand elle avoue à Pierre-Louis Fort qu'elle « ne sai[t] pas, en fait, ce que c'est qu'une écriture qui n'est pas politique³⁷ » ? N'est-ce pas, justement, ce que fait l'écrivaine quand elle choisit la forme et le style propices à « intervenir dans le monde pour le changer » (comme elle le dit si bien dans *Le Vrai Lieu*, p. 108) ? D'après Marielle Macé, c'est par la colère que se révèle « ce à quoi l'on tient³⁸ ». À quoi, alors, tient Annie Ernaux ? D'abord, aux valeurs françaises : dans ses tribunes contre Richard Millet et Nicolas Sarkozy, l'écrivaine condamne la « destruction à grande vitesse des principes de liberté, d'égalité, de fraternité et de laïcité³⁹ » qui « fondent la démocratie française⁴⁰ ». Comme on le sait très bien pour avoir lu les œuvres de son corpus et comme en témoignent les trois entretiens suivants de 2016 – « Le vivre-ensemble commence à deux » dans *Marianne* ; « Ce n'est pas simple d'être une femme » dans *La Presse* et « La France est vraiment un pays sexiste » dans *L'Obs* –, tous axés contre « l'hégémonie masculine⁴¹ », elle est attachée aussi aux droits des femmes. Celle qui considère que « la littérature apporte des modèles d'existence⁴² », tient également au pouvoir transformateur de l'écriture et de la lecture. Il est rare qu'elle ne s'exprime pas à ce sujet lors d'un entretien – souvent par la négative, c'est-à-dire, en critiquant une façon de faire ou une manière d'être – par exemple, quand elle met en cause les « autobiographies bêtement centrées sur

³⁵ Nathalie Froloff, « Formes et enjeux de l'Histoire dans l'œuvre d'Annie Ernaux », in Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Merot (éds), *op. cit.*, p. 20.

³⁶ Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, *op. cit.*, p. 263.

³⁷ Annie Ernaux, « Entretien avec Pierre-Louis Fort. Vendredi 5 décembre 2014 », art. cit., p. 202.

³⁸ Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, *op. cit.*, p. 266.

³⁹ « Le Président ou le présent à perpétuité », art. cit.

⁴⁰ « Le pamphlet de Richard Millet déshonore la littérature », art. cit., p. 20.

⁴¹ Annie Ernaux et Alexandre Gefen, « Le vivre-ensemble commence à deux », *Marianne*, vendredi 22 avril 2016, p. 68-71.

⁴² Annie Ernaux et Chantal Guy, « Annie Ernaux : devoir de mémoire », *La Presse*, samedi 14 janvier 2012, <https://www.lapresse.ca/arts/livres/201201/14/01-4485863-annie-ernaux-devoir-de-memoire.php>.

soi⁴³ » et « les livres qui sont des réponses⁴⁴ ». Autrement dit, en puisant dans la riche source des discours publics d'Annie Ernaux, en restant à l'écoute de la colère qui caractérise son style, on ne peut qu'apprendre les valeurs et les partis pris de l'écrivaine.

Finalement, il convient de noter qu'Annie Ernaux tient aussi au bon et juste usage de langue française, à son usage ciblé, décisif, éthique, responsable. Dans la dernière phrase de l'article « Le pamphlet de Richard Millet déshonore la littérature », Ernaux choisit l'expression « appeler un chat un chat » pour justifier son utilisation de l'étiquette « fasciste » à l'égard du pamphlet outrageux de Millet : « Il est encore temps [...] d'appeler un chat un chat et l'*Éloge littéraire d'Anders Breivik* un pamphlet fasciste qui déshonore la littérature⁴⁵. » C'est la même expression dont elle s'est servie avec humour et mordant en 2005, quand elle a signé le manifeste « Écrivaines et fières de l'être » avec Florence Montreynaud, Benoîte Groult et Maryse Wolinski. Je me permets de citer le dernier paragraphe du manifeste au complet :

Pourquoi ne sommes-nous pas des écrivains ? Parce que nous sommes des femmes de notre temps. Un temps où toutes les professions sont ouvertes aux deux sexes. Un temps où on appelle un chat un chat, une chatte une chatte, et des femmes comme nous des écrivaines⁴⁶.

Ainsi, Ernaux prend position impérativement pour l'emploi des mots qui comptent, des mots qui « n'affaibliss[ent pas]... ce que certaines vérités peuvent avoir de dur ou de choquant⁴⁷ », et c'est cela le fondement même de son style.

⁴³ Annie Ernaux, Christine Ferniot et Philippe Delaroche, « Annie Ernaux : "Je n'ai rien à voir avec l'autofiction" », art. cit., p. 84-89.

⁴⁴ Annie Ernaux et Eléonore Sulser, « Annie Ernaux : "L'écriture, c'est l'instrument pour saisir, comprendre et montrer la vie" », *Le Temps*, vendredi 2 décembre 2011, <https://www.letemps.ch/culture/annie-ernaux-lecriture-cest-linstrument-saisir-comprendre-montrer-vie>.

⁴⁵ « Le pamphlet de Richard Millet déshonore la littérature », art. cit., p. 20.

⁴⁶ Annie Ernaux, Florence Montreynaud, Benoîte Groult et Maryse Wolinski, « Écrivaines et fières de l'être », *Le Monde*, mercredi 16 février 2005, p. 13.

⁴⁷ Dictionnaire, *Petit Robert*, « appeler un chat un chat ».

PLAN

- Portrait de l'écrivaine contemporaine : engagement et savoir-faire médiatique
- Tracer le style d'Ernaux : l'expression d'une colère saine
- Ce à quoi l'on tient

AUTEUR

Ania Wroblewski

[Voir ses autres contributions](#)